

**“DOUTES, ERREURS, SURPRISES, IMPLICATIONS”:
ENTRETIEN AVEC PHILIPPE LEJEUNE**

Ana Amelia Coelho, Claudia Amigo Pino,
Josias Padilha, Mario Tommaso,
Mônica Gama, Samira Murad

Présentation de Ana Amelia Coelho

Présentation

Philippe Lejeune développe, depuis la parution de son premier livre, *L'autobiographie en France*, en 1971, un travail autour de l'expression autobiographique sous ses formes les plus diverses.

En parallèle à son travail comme professeur à l'Université Paris-Nord, à Villetaneuse, Lejeune a écrit des essais théoriques et des analyses traitant l'autobiographie comme manifestation artistique. Pour ce faire, il s'est centré sur un concept : le “pacte autobiographique”, acte énonciatif qui permet au lecteur de faire la distinction entre un récit fictionnel et un récit de vie.

Tout au long de son travail, Lejeune a déplacé les limites de son étude autour de l'expression autobiographique : les questions théoriques qui fondent la notion de pacte ont été mises en discussion, motivée par des critiques d'autres auteurs. De plus, les analyses portaient pas seulement sur des œuvres littéraires, mais abordaient les différentes manifestations de l'expérience personnelle : journaux intimes, autoportraits, témoignages radiophoniques, documentaires, interviews télévisés, *blogs*... et même son texte critique est devenu objet d'analyse.

Dans ce parcours, Lejeune passe du travail académique à la “militance” en faveur des écrits personnels. Il y a environ 20 ans, avec Chantal Chaveyriat-Dumoulin, il a fondé l'Association pour l'autobiographie et le patrimoine autobiographique (APA), à Ambérieu-en-Bugey. L'APA accueille des écrits personnels que l'on veut bien lui confier — initiative qui a ouvert de nouveaux espaces de dialogue. Son *site*, *Autopacte*, réunit des textes de Lejeune, des bibliographies sur l'autobiographie et des sujets connexes.

Les présentations gênent et provoquent. On a beau comprendre son rôle, on craint toujours que la description d'une réalité ne devienne la norme, et, répétée, qu'elle n'empêche que des voix dissonantes se lèvent.

Cet entretien se place dans une position irrésolue. On veut présenter Philippe Lejeune et, en même temps, on envisage de se joindre à ses textes et aux études qui dialoguent avec ses idées. Tout de même, on souhaite le présenter tout en apportant des informations différentes de celles qui circulent déjà — et qui cèdent souvent sous la force de la répétition.

Dans ce geste de scrupule — afin de ne pas contribuer à la construction monolithique de la figure de l'interviewé, la simple réitération de ce que l'on connaît déjà — on a préféré prendre des chemins peu explorés. L'entretien a été élaboré dans un travail collectif. Dans les questions dirigées à Lejeune, on a des voix de différents tons, dont se dégagent “doutes, erreurs, surprises, implications”. Plus ou moins proches du travail autour de l'autobiographie, nous avons tous accepté le défi de jouer dans l'espace entre la formalité et la familiarité — l'espace qui, nous le croyons, est aussi celui que notre interviewé nous a ouvert.

Entretien

Est-il possible d'identifier un caractère propre à l'expression de soi à l'intérieur des littératures nationales ? Par exemple : en littérature brésilienne, nous comptons peu d'autobiographes ; en revanche nos écrivains se sont plutôt consacrés à la correspondance et au journal intime.

Vous avez déjà parlé dans quelques textes d'une certaine relation entre le genre autobiographique et la civilisation occidentale... Nous pouvons observer que vous concentrez une partie considérable de votre travail dans le domaine français. Quelle est la raison de ce choix ? En quoi l'autobiographie relève-t-elle des questions particulièrement françaises ? Quelles relations tissez-vous avec les domaines autres que le francophone ?

Simplement, le français est la seule langue que je maîtrise (à peu près !). Je parle, comprends et écris l'anglais dans la vie courante, mais pas assez bien pour assimiler et dominer les cultures anglophones. Et je ne connais pas d'autre langue. Quand j'ai commencé mon travail, il n'existait aucune histoire de l'autobiographie en France. J'ai réfléchi à la définition du genre, j'ai fait des inventaires, j'ai beaucoup lu et exploré, et j'ai dressé un premier tableau (*L'Autobiographie en France*, 1971). Et depuis, aussi bien pour le journal que pour l'autobiographie, j'ai travaillé sur le domaine francophone : c'est un champ immense, suffisant pour remplir une vie de chercheur. Ce que je dis là est vrai pour la plupart des autres pays et cultures — vrai du Brésil, en particulier ! Le premier travail à faire est d'explorer sa propre culture. Toutes les cultures, bien sûr, ont leur spécificité. Mais êtes-vous certains qu'il y ait si peu d'autobiographies que cela au Brésil ? Avez-vous fait des inventaires complets, cherché dans les archives ? Il n'y a pas que les écrivains qui écrivent leur vie ! Et puis, où faites-vous passer les limites de ce que vous appelez « autobiographie » ? Existe-t-il une *Histoire de l'autobiographie au Brésil* ?

J'avoue, certes, que je connais mal les cultures étrangères, mais je n'ai jamais prétendu traiter de *L'Autobiographie dans le monde*, ou de *L'Autobiographie en Occident*. Je constate d'ailleurs que presque tout le monde est dans mon cas. On est limité par ses compétences linguistiques et la rareté des traductions. Il faut donc être prudent, décrire ce qu'on connaît, ne pas présenter comme universel ce qui est local. Rares sont les livres qui embrassent vraiment plusieurs cultures. Il y a eu, en allemand, les livres de Georg Misch, en français, ceux de Georges Gusdorf. Les études comparatistes sont rarissimes : je ne vois guère que celles de Richard N. Coe, comparant des récits d'enfance lus dans le texte original dans six langues différentes

(allemand, anglais, espagnol, français, italien, russe). La confrontation des cultures autobiographiques peut se faire plus facilement grâce à des ouvrages collectifs, comme la très utile *Encyclopedia of Life Writing* (2001, 2 volumes) coordonnée par Margaretta Jolly (je viens justement d'y lire l'article « Brésil », écrit par un anglais !).

En revanche les gestes de méthode, eux, circulent d'une culture à une autre. Les deux chapitres théoriques du *Pacte autobiographique* (« Le pacte autobiographique » et « Autobiographie et histoire littéraire ») proposent une méthode analytique, inspirée de la linguistique, et une réflexion sur l'histoire des genres qui peuvent, je l'espère, franchir les frontières... et même les océans.

Les dernières décennies nous assistons à des changements considérables dans les limites entre le privé et le public. L'intime s'infiltré dans l'espace public tout en renouvelant les notions d'intimité. Dans ce sens, pourrions-nous dire que la surexposition de l'intime a affaibli l'autobiographie, et donc le genre autobiographique s'est fragmenté ?

Affaibli ? Au contraire ! Jamais la quantité de la production autobiographique ne semble avoir été aussi grande, et c'est (au moins en France) un lieu commun que de le déplorer (l'autobiographie étant souvent vue comme de la mauvaise littérature). Mais la qualité littéraire ne semble pas en avoir souffert : ce qu'on appelle en France « autofiction », mot inventé en 1977 par Serge Doubrovsky, est à la fois une production expérimentale (permettant d'essayer des procédés de style ou de construction plus libres) et transgressive (mettant en scène plus indiscrètement la vie privée — la sienne et celle de ses proches !). Il est certain que depuis une ou deux générations, les discours publics sur la vie privée et en particulier la vie amoureuse sont devenus plus libres dans l'espace des médias (télévision, et Internet), mais si les limites se déplacent, elles ne disparaissent pas pour autant, et les gens, dans leur vie privée, ne sont ni plus heureux ni moins solitaires, ils ont simplement un peu plus de moyens de le faire savoir. Il faut voir aussi les choses dans la longue durée : à chaque génération, depuis le XIX^e siècle, on a eu l'impression que l'intime était mis sur la place publique comme jamais auparavant (en général pour dire que c'était excessif et dangereux !). Mais ce qui est vrai, c'est que le rythme du changement des moyens de communication s'est, depuis les années 1960, emballé, que beaucoup plus de choses et de gens deviennent *visibles*, et que d'autre part il se crée sur Internet ce que j'ai appelé des « intimités de réseau » (avec possibilité d'entrer comme *acteur*, à un niveau microscopique, dans le tourbillon de la communication). C'est donc vrai que nous sommes dans un moment de changement rapide. Mais il ne faut pas tenir un discours de déploration (« surexposé », « affaibli », « fragmenté »), comme si les formes de l'intimité antérieures étaient naturelles et meilleures. Le moi n'est pas quelque chose de stable qui « s'exprimerait » plus ou moins complètement selon les moyens de communication : le moi lui-même est produit et modelé par les moyens de communication.

À partir de nos expériences en tant qu'étudiants et chercheurs étrangers en France, nous observons que les institutions de recherche s'organisent en groupes clos et assez spécialisés. Par contre, il y a des universités qui travaillent sous des nouveaux formats, avec des cours plus ouverts à la parole de l'étudiant.

Croyez-vous que votre travail en tant que professeur universitaire et critique littéraire a participé à ce changement dans la relation entre professeurs et étudiants ? En ce qui concerne la rédaction de thèses par exemple, l'approche des thésards est plus subjective qu'avant ? Comment les professeurs et les directeurs de thèse accueillent-ils des textes plus personnels ?

Je vous dois un aveu : dans le système français, je n'ai jamais demandé le grade de « professeur », je suis resté à l'écart de la direction de thèses, je n'en ai donc pas dirigé, ni fait partie d'aucun jury. J'avais gardé un trop mauvais souvenir du caractère formel qu'avait encore l'institution universitaire dans les années 1960 et même 1970 — et d'ailleurs moi-même, je n'ai pas fait de thèse, je m'en sentais incapable. J'ai donc développé mes recherches librement, en les publiant au fur et à mesure, et j'ai dialogué en privé avec tous les étudiants et chercheurs qui avaient envie de me consulter sur leur travail. Mais je suis un mauvais exemple, à ne pas suivre. Actuellement le système français s'est nettement amélioré, et les rapports directs et personnels entre professeurs et thésards sont beaucoup plus fréquents. Vous me demandez si l'approche des thésards peut être plus subjective qu'avant... Comme je ne lis guère de thèses, il m'est difficile de vous répondre ! Mais pourquoi une thèse devrait-elle être « subjective » — est-ce l'adjectif qui convient ? Une thèse doit élaborer un savoir partageable. Je dirais plutôt qu'elle devrait être « personnelle », en deux sens : dans l'invention, et dans l'exposition. Pour l'invention, il faut avoir le courage d'explorer des domaines nouveaux, ou d'essayer des méthodes nouvelles (combien de thèses, par prudence, portent sur des sujets « bateaux » !). Pour l'exposition, avoir le scrupule d'y intégrer, discrètement, l'histoire même de la recherche (doutes, erreurs, surprises, implications) pour mieux en valider les résultats. Une thèse n'est pas une effusion, mais un apprentissage du travail scientifique, qui gagne à être mené de manière inventive et contrôlée. C'est pourquoi, quand on prépare une thèse, on a tout intérêt à en tenir un journal !

Il est visible que vos textes critiques s'écartent d'un certain langage théorique qu'on pourrait attendre des études littéraires. Vous vous êtes passé de l'emploi de la première personne du pluriel, utilisé dans l'ouvrage « L'autobiographie en France », au nom du je. Vous avez assumé dans vos textes, au long du temps, le droit au changement, voire à la contradiction; vous y racontez des « fables théoriques ».

Est-ce que vous remarquez ces types d'« écarts » dans d'autres textes critiques ?

Pour vous, la critique littéraire est aussi une activité d'écrivain ? Ou au contraire, est-elle un exercice de l'échec ?

J'ai mis longtemps avant de me risquer, dans mes écritures publiques, à un discours personnel. J'avais le sentiment d'un double danger : celui d'ennuyer ou d'agacer le lecteur ; celui d'exposer imprudemment mon intimité. J'ai pratiqué, depuis l'âge de 15 ans, différentes formes d'écriture intime,

journaux ou textes personnels, à moi seul destinés, et cela jusqu'à aujourd'hui. Ce n'est pas une question d'échec ou de réussite : c'est juste fait pour accompagner ma vie. Je ne suis pas écrivain. Je m'exerce, comme tout le monde, au métier de vivre, et pour cela j'écris. J'aime l'écriture. Je me sens mieux après. Et j'essaie d'écrire mieux, c'est-à-dire clair et vrai. Mon histoire est celle d'un rapprochement progressif de ma pratique d'écriture intime et de mes productions professionnelles. J'avais choisi d'être professeur de littérature. Mais il a fallu que j'attende très tard pour comprendre que mes recherches pouvaient porter sur ce qui était par ailleurs ma passion. J'avais 31 ans, en 1969, quand j'ai décidé de faire un pont entre les deux moitiés de ma vie, et d'étudier l'autobiographie. Et j'ai attendu encore longtemps avant de glisser dans mes publications sur l'autobiographie un discours personnel. Cela a commencé avec mon livre sur Michel Leiris, en 1975, et surtout avec son « Post-scriptum », publié en 1986 dans *Moi aussi*. Mais j'étais encore timide : dans mon livre-enquête sur la pratique du journal (« *Cher cahier...* », 1990), je n'ai pas ajouté mon propre témoignage à ceux des 47 diaristes qui m'avaient fait leurs confidences. C'est un peu plus tard, en travaillant sur les journaux de jeunes filles du XIX^e siècle (*Le Moi des demoiselles*, 1993), que m'est venue l'idée de publier mon journal de travail à la place du livre classique qu'il m'ennuyait d'écrire. Je ne conseillerais à personne d'imiter ma paresse ! J'ai eu une seconde fois recours au journal en 1999-2000, quand j'ai passé une année à observer ce qui se passait sur Internet (« *Cher écran...* », 2000). Depuis, j'ai arrêté, pour que ça ne tourne pas au procédé : cela pourrait être lassant. Il y a d'autres manières d'être personnel dans le ton et la démarche, d'impliquer le lecteur en s'impliquant... Il faut savoir doser le moi, éviter l'excès, sinon, comme un gâteau trop sucré, cela risque d'être écœurant...

Nous, les membres du groupe d'études « Criação e Crítica », nous travaillons ensemble dans une revue électronique, avec le but de garder la mémoire de nos travaux ainsi que de participer au débat autour de la création et de la critique en littérature.

Vous faites partie de la commission éditoriale de Poétique, au Seuil, revue dans laquelle vous avez publié quelques articles, notamment votre texte le plus connu, « Le pacte autobiographique » ; vous êtes aussi le responsable de publication de La Faute à Rousseau, revue de l'Association pour l'autobiographie et le patrimoine autobiographique. En ce qui concerne votre travail de lecture et écriture, quelles sont les différences principales entre les deux publications ? Dans quelle mesure le contexte et le support de publication des périodiques agissent sur votre travail ?

Poétique ? C'est une vieille (et belle) histoire... qui date des années 1970. Après la publication du Pacte, Gérard Genette et Tzvetan Todorov m'ont recruté pour faire partie du Conseil de rédaction. Ce conseil, à ma connaissance, ne s'est jamais physiquement réuni : tout se passait par la poste. On recevait de temps en temps des articles à évaluer. On pouvait soi-même orienter vers la revue des articles, ou prendre des initiatives. Je l'ai fait deux ou trois fois. Par exemple, j'ai coordonné avec mon ami Jean Verrier un

numéro consacré à l'enseignement de la poétique dans les lycées (n° 30, avril 1977). Ou, plus récemment (n° 149, février 2007), j'ai suggéré un regroupement d'articles autour des « Frontières de l'autobiographie ». Je garde une grande reconnaissance à Genette et Todorov de m'avoir fait participer à cette belle aventure, et à Michel Charles, qui dirige actuellement la revue.

La Faute à Rousseau ? C'est une histoire... tout à fait actuelle. Le comité de rédaction se réunit six fois par an (deux fois pour chaque numéro, il y a trois numéros, en février, juin et octobre), toujours chez l'un d'entre nous (nous sommes une dizaine), et chaque réunion se termine par un joyeux dîner bien arrosé. La revue est partie de... rien : en octobre 1992, le n° 1 comportait 24 pages photocopées. Actuellement, nous sortons sur 80 ou 84 pages en quadrichromie, et la revue, tirée à 900 exemplaires, est envoyée à tous les membres de l'Association pour l'autobiographie (ils sont environ 700). Les articles sont courts, doivent être clairs et attrayants. Chaque numéro comporte un dossier thématique (pour cette année 2010 : février, « Photographies » ; juin, « L'oubli » ; octobre : « L'Europe et l'autobiographie ») et des chroniques d'actualités, des présentations de livres, etc. C'est une sorte de revue de culture générale, « grand public », pour honnêtes gens s'intéressant à l'autobiographie. Le travail de notre petit groupe est de susciter ces articles, de les commander, d'en écrire un certain nombre, de les corriger et de les organiser. Je m'occupe de la coordination et de la mise en page. Chaque numéro comporte une cinquantaine d'articles, et doit arriver à l'heure dans la boîte à lettres des adhérents. C'est passionnant à faire, parfois un peu stressant (au moment du « bouclage »). Nous commandons des articles, mais nous en recevons aussi en proposition spontanée, et la revue est écrite, d'une certaine manière, par son public. J'écris souvent moi-même des articles (outre les éditoriaux, présentations, etc.), et je trouve passionnant d'écrire sous une forme courte : savoir par exemple qu'on a 2000 signes, et pas un de plus, pour aller vite à l'essentiel et créer l'intérêt chez le lecteur. En somme, c'est une forme de journalisme culturel.

Poétique et la Faute à Rousseau sont aux deux extrêmes de mon activité « éditoriale », l'une en a été le point de départ « savant », l'autre en est le point d'arrivée « populaire ». Mais entre les deux, j'ai eu d'autres aventures éditoriales, d'autres formes de travail en groupe, plus classiques, fondées sur la convivialité de groupes de recherches. De 1985 à 1999, j'ai animé un groupe de travail « Récits de vie » à l'Université de Nanterre, c'est là que j'ai appris à organiser et publier des colloques. En 1995, j'ai fondé à l'ITEM (CNRS) un groupe de recherche sur « Genèse et autobiographie », dirigé par Catherine Viollet, qui a ses séminaires, journées d'études, publications : notre séminaire mensuel se termine toujours par un bon déjeuner.

Au moment où vous changez de sujet, vous passez des autobiographies aux écrits personnels, peut-on dire que, en quelque sorte, vous avez abandonné les écrivains ? Ou bien vous avez cessé de pratiquer un certain type de critique ?

Comment voyez-vous votre travail ? Vous considérez-vous aujourd'hui comme un théoricien, un professeur, un critique, un historien, un lecteur... ?

Abandonner les écrivains ? Jamais ! Mais m'en occuper moins, peut-être. J'ai travaillé uniquement sur des écrivains qui me semblaient apporter des formes de révolution dans l'écriture autobiographique — Rousseau pour le passé, Leiris, Sartre, Perec, Sarraute, Claude Mauriac, pour les contemporains. Je me suis fait mon petit Panthéon de pionniers. Et, pour la plupart d'entre eux, j'ai adoré étudier la genèse de leurs inventions, travailler sur leurs brouillons. — Mais j'ai eu un peu peur de devenir « spécialiste » d'un auteur. J'ai toujours envie de changer et de bouger — tout en restant fidèle à mes admirations. Ce qui est vrai, c'est que depuis une quinzaine d'années, j'ai beaucoup moins travaillé sur des écrivains. Il y a à cela deux raisons. La première, c'est mon intérêt croissant et militant pour ce qu'on appelle les « écritures ordinaires », dont peu de gens s'occupent vraiment (je ne me fais pas de souci pour les écrivains, il y a toujours plein de monde autour d'eux !). La seconde, c'est mon — peut-être bizarre ! — désintérêt pour la direction dans laquelle s'est engouffrée en France une partie de la création littéraire actuelle, et pour les débats qu'elle suscite, ce qu'on appelle l'autofiction.

Comment je vois mon travail ? Comme un chantier en mouvement, qui s'élargit progressivement en cercles concentriques autour d'un noyau. Je suis passé de l'autobiographie littéraire à l'autobiographie ordinaire, puis de celle-ci au journal, qui est la forme la plus démocratique et la plus répandue de l'écriture personnelle.

Comment je me considère aujourd'hui ?

Théoricien : oui. Depuis « Le pacte autobiographique » et « Autobiographie et histoire littéraire » (1975) jusqu'à « Le journal comme antifiction » (2007), j'ai eu la passion d'analyser les fonctionnements, et je dois beaucoup à Gérard Genette en particulier.

Professeur ? En principe, je ne le suis plus — j'ai pris ma retraite en 2004 — mais j'espère l'être encore (j'interviens assez souvent dans des bibliothèques, classes de lycée, etc. — et bien sûr dans des colloques). J'aime partager et expliquer. J'aime lire à haute voix et raconter. J'ai enseigné trente-quatre ans dans la même université, une université de banlieue (Villetaneuse, Paris-Nord), presque uniquement à des étudiants débutants. J'y avais organisé un enseignement optionnel intitulé « L'autobiographie aujourd'hui », où le sujet du cours était... ce qui allait se passer (sur le plan de l'expression autobiographique) au cours de l'année qui commençait, et je suggérais des exercices d'écriture ou des travaux pratiques (par exemple, en histoire orale, aller recueillir le récit de vie d'un grand-parent).

Critique ? Oui, évidemment, je l'ai été en parlant de « grands écrivains », et je le suis en rendant compte dans *La Faute à Rousseau* des livres les plus variés.

Historien ? Je crois que oui. L'autobiographie est un champ d'étude interdisciplinaire : le même objet peut y être envisagé de manière très différente par les sociologues, psychologues, anthropologues, historiens, spécialistes en sciences de l'éducation, etc., et j'ai participé à beaucoup de colloques dans différentes disciplines sans jamais penser que je pratiquais vraiment ces disciplines — sauf pour l'histoire. Je revendique le beau titre d'historien pour mon étude sur les journaux de jeune fille au XIX^e siècle, et surtout

pour celle que j'ai entreprise depuis une dizaine d'années sur les origines de la pratique du journal personnel en France.

Lecteur ? Évidemment, et c'est la base de toutes les autres pratiques. Mais j'ai de la lecture une expérience spéciale, celle que me procure l'Association pour l'Autobiographie. Depuis 1992, nous recueillons, lisons, commentons, archivons tous les textes autobiographiques (récits, journaux, lettres) inédits que l'on veut bien nous confier. C'est une aventure extraordinaire de lire des récits de vie qui ne sont pas, et ne seront jamais, des livres, qui n'ont été triés par personne et que nous ne trierons pas (nous acceptons tout), et d'entrer en contact avec leur auteur.

Au mot « lecteur » que vous me suggérez j'ajouterai donc un sixième terme : militant.

Si on accompagne les mises à jour de votre site Internet, Autopacte, on peut voir que vous êtes en train de travailler sur un projet de livre qui traitera des « origines du journal personnel ». Périodiquement, vous mettez en ligne de nouveaux textes.

Dans quelle mesure exposer le processus de création constitue-t-il un type d'autobiographie ?

Oui, c'est la première fois que je me sers d'Internet pour m'auto-publier. Je vous résume d'abord mon projet. Jusqu'à présent, les études sur les origines du journal intime en France au XVIII^e siècle se sont fondées uniquement sur des journaux publiés. C'était, m'a-t-il semblé, une erreur de méthode. J'essaie de la réparer en cherchant les journaux en question là où ils ont toutes chances d'être, s'ils n'ont pas été détruits : dans les archives. J'ai donc trouvé une série de journaux manuscrits inédits, certains absolument étonnants. Mon futur livre sera un recueil de monographies, chaque présentation de journal se lisant comme une petite nouvelle. Comme je passe mon temps à fouiller dans les archives, et à trouver des choses imprévues, peut-être ne pourrai-je jamais mettre à cette recherche un point final. J'ai donc décidé, en attendant une publication-papier, de mettre le livre sur mon site au fur et à mesure. Actuellement, il y a une trentaine de petits chapitres programmés, dont vingt-quatre sont déjà en ligne, avec une introduction et une table des matières. Comme cela, je mourrai tranquille : on pourra publier posthume ma symphonie inachevée.

En ce moment, quelques-uns de vos ouvrages (Je est un autre, Moi aussi, Calicot, La mémoire et l'oblique...) sont épuisés. Lire Leiris, l'un de ces livres, est déjà disponible en intégralité sur votre site. Comme vous l'avez déjà dit, dans vos enquêtes et dans votre travail en cours, vous privilégiez des journaux personnels qui n'ont pas été publiés, des « journaux inconnus ».

Quelles sont vos perspectives de publication et de réédition de vos travaux en support livre ?

Pour vous, de quelle manière l'Internet permet la diffusion de votre travail – autrement que le support papier ?

Et pour quelles raisons la publication sur support papier se fait encore nécessaire ?

Je vais vous raconter l'histoire. *Lire Leiris*, publié en 1975 chez Klincksieck, épuisé au début des années 1980 s'est trouvé de nouveau d'actualité en 2004 quand *L'Âge d'homme* a été mis au programme de l'agrégation de Lettres. J'avais repris mes droits sur ce livre, je l'ai donc proposé au Seuil, qui n'en a pas voulu. J'ai décidé de m'éditer moi-même sur mon site, et d'offrir à tous les étudiants l'accès gratuit à mon livre. Techniquement, j'ai été un peu maladroit, puisque je l'ai scanné en entier, puis fait traiter par un logiciel de reconnaissance de caractères, entièrement recorrecté et mis en ligne en mode texte. C'aurait été plus simple de le mettre en ligne en mode image, mais je ne savais pas le faire. Ce sera sans doute la solution pour mes autres livres. Car personne ne voudra jamais les rééditer, ce n'est pas rentable. Ça a été la même chose pour mon livre sur Perec : son éditeur, P.O.L., avait envisagé une réédition, puis a renoncé. Je suis comme vous, je préfère le papier. Certes, la plupart des livres ont une vie limitée. Mais il ne faut pas se plaindre : ils survivent dans un certain nombre de bibliothèques publiques ou universitaires, c'est l'essentiel. Pour la survie, comme pour le plaisir de la lecture, je crois le papier préférable à Internet. On lit mal, péniblement, sur écran — quand il s'agit d'un livre entier. Et puis, un jour, un grand bug fera peut-être s'évanouir Internet. Ceci dit, j'adore mon site : il a réalisé mes rêves d'enfant. Je fais joujou tout seul, je bricole, personne ne vient m'embêter. Mon site est peu fréquenté, les visiteurs sont rares, mais motivés, venant du monde entier (vous en êtes la preuve !). Ma fille Alice l'a illustré de dessins, transformant « Autopacte » en un personnage j'espère sympathique, en tout cas pittoresque. Je mets à jour presque quotidiennement mes différentes bibliographies, les informations sur les colloques, etc. C'est comme si j'entretenais un jardin potager. Dans le monde des médias classiques (livre, télévision) règne une concurrence féroce : les vaincus sont éliminés et oubliés. Sur Internet, les vaincus survivent. Cela coûte trois sous, et vous ne gênez personne. Vous pouvez attendre en paix qu'un Prince charmant vienne réveiller votre Site au bois dormant.

Aujourd'hui, en littérature, croyez-vous qu'il soit possible de fuir à l'expression de soi ? La « vérité » serait-elle un refuge, qu'on construit pour se protéger du monde, afin de garantir une certaine individualité ? Comment ne pas faire d'autobiographie en littérature ?

Il me semble entendre dans vos questions deux choses différentes. D'une part, l'idée que l'individualisme contemporain serait une réaction de repli devant la mondialisation, la frénésie des échanges, le métissage ou la perte des identités. Peut-être... D'autre part, la crainte que la littérature ne s'étiole, ne perde le sens de l'universel et de la création (c'est un reproche qu'on fait souvent à la littérature française actuelle, vue comme frileuse et nombriliste). Peut-être aussi. Mais j'avoue avoir du mal à donner des réponses globales et simples à des questions portant sur des réalités immenses, si compliquées. Je préfère, pour finir cet entretien, étendre un peu l'horizon au-delà du champ de la littérature.

Nous sommes en train de vivre, depuis un demi-siècle, un formidable mouvement d'expansion de l'expression autobiographique dans différents arts de l'image qui semblaient, a priori, les moins adaptés à

l'expression du moi : en particulier la bande dessinée (depuis *Maus*) — en France, il y a maintenant deux maisons d'édition spécialisées dans la bande dessinée autobiographique (L'Association, et Ego comme X) — et le cinéma d'auteur (au plus loin du cinéma de fiction — le chef d'œuvre du cinéma autobiographique en France étant probablement *Le Filmeur* (2005), d'Alain Cavalier). Tout se passe comme si l'autobiographie n'était pas un mouvement frileux de repli, mais un élan d'expansion, où le moi se disait en même temps que le monde et cherchait à inventer de nouvelles formes. Le succès même du mot « autofiction » (du moins en France) tient probablement à cette nouvelle bonne conscience du moi qui s'autorise l'invention. En France, jusqu'au début du XX^e siècle, l'autobiographie est restée relativement timide, à l'arrière-garde de la littérature. Elle semble maintenant monter en première ligne, passant du conventionnel à l'expérimental.

D'autre part, pour rester dans le champ de l'expression écrite, ne faudrait-il pas élargir l'observation, au-delà de la littérature publiée et canonique, à l'immense champ des écritures « ordinaires », qui souvent le sont si peu ? Le problème est que, faute d'être collectées, elles se perdent très vite : à chaque décès, les familles jettent beaucoup de choses... Le problème est aussi qu'elles font l'objet d'études de la part de spécialistes qui ne communiquent pas entre eux. Les sociologues, les historiens, les spécialistes de science de l'éducation, les littéraires font chacun leurs petites affaires de leur côté. Dans chaque discipline, il y a des réseaux d'échanges internationaux très vivants (la preuve en est que vous m'avez proposé cet entretien !). En revanche, sur le plan national, entre disciplines, on se côtoie en s'ignorant. Les habitudes intellectuelles, les soucis de carrière, tout s'oppose à la communication, et à une action commune pour conserver ce grand trésor qui est en train de se perdre. En France, l'Association pour l'Autobiographie, en collectant hors de toute limite disciplinaire journaux, récits, et correspondances (nous en avons déjà engrangé, lu et indexé plus de 2500), essaie de créer un terrain de rencontre et de dialogue... et ce n'est pas facile ! Excusez-moi de terminer sur cette note militante...

Quelques publications de Lejeune

- 1971: *L'Autobiographie en France*
- 1975: *Lire Leiris. Autobiographie et langage*
- 1975: *Le Pacte autobiographique*
- 1980: *Je est un autre. L'Autobiographie de la littérature aux médias*
- 1984: *Calicot*
- 1986: *Moi aussi*
- 1990: "Cher cahier...". *Témoignages sur le journal personnel recueillis et présentés par Philippe Lejeune*
- 1991: *La Mémoire et l'Oblique. Georges Perec autobiographe*
- 1993: *Le Moi des demoiselles. Enquête sur le journal de jeune fille*
- 1998: *Les Brouillons de soi*
- 2000: "Cher écran...". *Journal personnel, ordinateur, Internet*
- 2005: *Signes de vie. Le Pacte autobiographique 2*
- 2007: Le journal comme "antifiction". *Poétique*, n° 149, février 2007

En portugais

O pacto autobiográfico : de Rousseau à Internet. Organisé par Jovita Maria Gerheim Noronha. Belo Horizonte: UFMG, 2008.

Entrevista com Philippe Lejeune, par Jovita Maria Gerheim Noronha.

Ipotesi, revista de estudos literários. Juiz de Fora, v. 6, n. 2, 2002, p. 21-30.

Disponibile sur : <<http://www.ufjf.br/revistaipotesi/files/2009/12/Entrevista-com1.pdf>>.

Sites

Autopacte: <<http://www.autopacte.org>>

L'Association pour l'autobiographie et le Patrimoine Autobiographique (APA) : <<http://www.sitapa.org>>

Artigo recebido em: 09/03/2010

Artigo aprovado em: 09/03/2010

Referência eletrônica: COELHO, Ana Amelia; GAMA, Mônica; MURAD, Samira; PADILHA, Josias; PINO, Claudia Amigo; TOMMASO, Mario. Doutes, erreurs, surprises, implications: entretien avec Philippe Lejeune. Apresentação de Ana Amelia Coelho. *Revista Criação & Crítica*, n. 4, p. 207-217, 2010. Disponível em: <http://www.flch.usp.br/dlm/criacaoecritica/dmdocuments/17CC_N4_entPLEjeunefr.pdf>